

LA CITE MIROIR
S A U V E N I È R E



du **29 SEPTEMBRE** au **28 OCTOBRE** 2018

FRANCIS TONDEUR

ORCHESTRATION IN THE ASHES

UNE BERCEUSE POUR L'ÉTERNITÉ



Orchestration in the ashes

FRANCIS TONDEUR

ORCHESTRATION IN THE ASHES

UNE BERCEUSE POUR L'ÉTERNITÉ



Croquis Orchestration in the ashes - Francis Tondeur

THE AUSCHWITZ ORCHESTRATION Mémoire des musiciens des camps

Lillo Canta

Des étuis de violons alignés.
Des odeurs de vieux bois, de poussière et de moisissures saturent l'atmosphère.
Il y en a plus de dix, plus de vingt, plus de trente, tous pareils, tous différents.

Il y a des chiffres brûlés sur leurs pauvres carcasses.
Il y a des signes dessus.
La confusion s'installe.
Une vertigineuse anomie.

Une petite musique de nuit monte de ces caisses fatiguées disposées comme de petits cercueils.
Étuis sombres, noirs ou bruns ; griffés, marqués, écorchés.
Couchés tête-bêche, serrés comme des enfants transis.
Comme des gosses effrayés dans une nuit sans lune.
Immobiles de peur qu'on les remarque.
Retenant leur souffle.
Silencieux pour l'éternité.
Et là, quand le regard s'égaré, l'air vient à manquer.
Il y a des triangles colorés aussi.
Des signes distinctifs çà et là : politiques, homosexuels, droits communs, tziganes, juifs...
Des atrocités surgissent.
Le froid polaire, les fumées âcres, les rats.
Pas d'échappatoire possible.
Des notes belles et graves résonnent dans l'air glacial.
Une musique qui vient des ténèbres.
Une berceuse.

« ...des pupitres, des pupitres à musique ! [...] Qui dit pupitres, dit musiciens. Les uns sans les autres n'ont pas leur raison d'être. Qui joue donc de la musique ici ? Les bourreaux ou les victimes ? Quelle est donc la musique qui résonne en ce maudit lieu ? Des danses macabres ? Des chants funèbres ? Des chants hitlériens » ?^[1]

[1] Simon Laks, *Musiques d'un autre monde*, Paris, Mercure de France, 1948, p. 25

L'installation de Francis Tondeur est brutale et directe, d'une violence impassible.

La technique et l'esthétique s'effacent derrière le sens.

Immense.

Les mots manquent à la détresse.

Rien pour égarer ou s'égarer.

Terrible et implacable convocation de l'humanité.

De notre propre humanité.

Nous sommes nés au XX^e siècle.

C'est une assignation à sentir l'indicible.

Un renvoi à ce lieu où l'homme s'est perdu à lui-même.

Comment surnager dans cet océan de barbarie ?

Seul.

Je reprends mon souffle.

Détourne le regard. Une bouée de sauvetage.

La technique artistique.

Je pose des questions techniques.

Tondeur y répond.

Je ne retiens que des bribes :

« Je récupère des caisses de violons depuis des mois » ... « Oui les numéros précisent les dates d'arrivée, ils étaient terriblement organisés » ... « Alma Rosé était la nièce de Gustav Mahler »... « L'orchestre d'Auschwitz-Birkenau, des femmes juives et non juives »... « C'était difficile, parfois insupportable de travailler à cette œuvre ».

Sa voix tremble un peu.

Francis Tondeur bute parfois sur un mot.

Mais ses paroles n'estompent pas les présences silencieuses. Elles sont là, dans mon champ de vision.

Elles restent dans ma tête.

Ces boîtes qui flottent sur un océan noir d'apparence tranquille.

Alma Rosé avait obtenu de ne pas jouer en cas d'intempéries pour ne pas abîmer les instruments. Elle fut transférée dans mon bloc... Elle disait toujours, avec ce ton nasal typiquement viennois : « Je ne peux pas voir cela... »

Et Alma ne savait pas non plus lutter, peut-être ne voulait-elle plus lutter. Pour elle, c'était tout simplement l'enfer. ^[2]

[2] Botz Gerhard, Pollack Michael, Glas-Larsson Margareta, *Survivre dans un camp de concentration, in Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.41, février 1982.

Les caisses.

Elles sont vides.

Les instruments qui y étaient à l'abri existent-ils encore ? Ont-ils trouvé un autre écrin ? Ont-ils disparu ? Brûlés, cassés ?

Semblables et différentes.

Des numéros les distinguent. Le '51095' gît à côté du numéro '2834' et du '38116'.

Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste. Häftling : j'ai appris que je suis un Häftling. Mon nom est 174 517 ; nous avons été baptisés et aussi longtemps que nous vivrons nous porterons cette marque tatouée sur le bras gauche. ^[3]

Les vies résumées par quelques chiffres, témoins d'une organisation mortifère. L'efficacité sordide. Une trace indélébile de ce vertigineux tourbillon de l'humanité dans ce qu'elle a de plus noir, de plus horrible.

De plus abstrait.

Cette abstraction qui nie les hommes et les femmes.

Qui nie l'humain.

Et puis il y a une caisse couchée.

Noire.

Sans tatouage.

Sans marque.

Une anonyme, une sans grade.

Sans identité administrative.

Pour l'artiste elle représente toutes les victimes de cette monstrueuse barbarie.

Qu'est-ce que l'esthétique, la recherche de la bonne et belle couleur, de la forme juste, ou la question de l'abstraction et du figuratif, face à ces atrocités ?

Tous les matins l'orchestre sortait et marchait entre les morts et les cadavres qui étaient là par terre... L'orchestre était composé exclusivement de femmes. Et chaque fois que la cheminée brûlait et qu'ils sélectionnaient, les pauvres filles devaient traverser le camp avec leurs violons. C'était infernal. ^[4]

[3] Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, p. 26-27.

[4] Botz Gerhard, Pollack Michael, Glas-Larsson Margareta, *Survivre dans un camp de concentration, in Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.41, février 1982.



Francis Tondeur dans son atelier

UN ARTISTE ENGAGÉ

Lillo Canta

Francis Tondeur, cet artiste au regard d'enfant, avait 5 ou 6 ans dans ces années quarante. Avec cette œuvre il convoque sa propre responsabilité et celle de tous.

Elève du peintre Paul Delvaux à Bruxelles, Francis Tondeur s'est d'abord distingué comme peintre muraliste puis comme sculpteur. Lauréat de plusieurs prix nationaux et internationaux de peinture et de sculpture, il a entre autres réalisé *Anti-Chambre* en 1995.

Une « installation sculpturale », invitation-convocation à partager son indignation devant les viols collectifs perpétrés en Yougoslavie, présentée dans des écoles et universités, puis à Oradour-sur-Glane et à Sarajevo. Où les matériaux ont été récupérés par les habitants et réutilisés pour fabriquer des abris de jardin et autres constructions légères.

Dans la même période, le génocide rwandais fait complètement basculer le rapport à l'art de Francis Tondeur.

Je me souviens qu'il m'avait fait part de son questionnement. J'ai alors tenté d'y apporter une réponse dans le catalogue de l'œuvre.

Depuis, cet artiste vagabond à l'âme belge surréaliste poursuit son inlassable quête du vrai. Il entrechoque avec un dynamisme et une verve étonnants laideur et fausseté, ridicule et estimable, trois fois rien et un peu de tout, gravité et ironie, lourdeur et futilité, important et secondaire, primaire et subtil.

Indignation et intolérable.

A chacun de hiérarchiser selon sa sensibilité et ses valeurs.

Ces boîtes alignées sur le sol s'inscrivent dans un cheminement artistique humaniste. Le choc naît de la rencontre entre les consciences individuelles et l'œuvre, créant un espace intime dans lequel germent les questions, les doutes, la culpabilité, l'incompréhension, le défaitisme, le sursaut...

Pour éviter de nous perdre à nous-mêmes.

LE VIOLON, LES TZIGANES ET LES JUIFS

Les Tsiganes (ou Roms d'Europe de l'Est) sont originaires de l'Inde. Peu à peu, ils ont émigré vers le Moyen-Orient et l'Asie centrale, avant de s'établir en Europe (Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Russie). La musique tzigane a influencé des compositeurs classiques aussi prestigieux que Franz Liszt ou Johannes Brahms.

Jouée à l'occasion de fêtes ou de cérémonies, cette musique était le gagne-pain de musiciens tziganes itinérants et multi-instrumentistes (violon, accordéon, clarinette, guitare, contrebasse, cymbalum, derbouka ou davul). Ces artistes de talent étaient réputés pour leur très large répertoire et leur capacité d'improvisation, qualités que l'on retrouve chez les musiciens d'origine juive spécialistes du *klezmer*.

Le *klezmer* est la musique traditionnelle instrumentale des juifs ashkénazes. Elle apparaît XV^e siècle en Europe centrale et de l'Est.

Son nom vient de l'association des mots hébreux *kley* (véhicule, instrument - de musique) et *zemer* (chant, mélodie). Ses interprètes sont appelés des *klezmorims*. Ces musiciens, itinérants eux aussi pour la plupart, ont participé aux mouvements migratoires des juifs d'Europe, jouant occasionnellement dans les villes et villages. Au fil de ces déplacements, le yiddish s'est enrichi de mots empruntés aux pays traversés. De la même manière, les *klezmorims* se sont nourris de musiques diverses et ont eux-mêmes laissé sur leur passage des traces de leur art. On retrouve ainsi dans le *klezmer* l'influence des musiques d'Europe centrale, d'Europe de l'Est et des Balkans, mais aussi tzigane et turque.

N'étant pas riches, les *klezmorims* choisissaient de préférence des instruments légers et peu onéreux. De toutes manières, les lois locales leur interdisaient souvent l'utilisation de cuivres ou de percussions, susceptibles selon les autorités d'incommoder les habitants chrétiens. Pour la même raison, le nombre de musiciens de chaque formation était limité et la durée des prestations réduite. C'est le violon – *fidl* en yiddish – facilement transportable et se prêtant à merveille à la modulation et au *glissando*, qui est ainsi devenu l'instrument de prédilection du *klezmer*.

La bourgeoisie juive, par contre, a toujours préféré orienter ses enfants vers la musique classique. C'est le cas par exemple des violonistes Joseph Joachim, Jascha Heifetz, David Oïstrakh, Nathan Milstein, Yehudi Menuhin...

AUSCHWITZ - TERMINUS DE L'HOLOCAUSTE

« *Nous sommes restés enfermés 36 heures dans ce wagon, sans boire ni manger. Une chaleur étouffante. Nous avions peur, à chaque instant, de mourir...* »

« *C'était épouvantable. On était entassés à 40, avec juste une toute petite lucarne pour l'aération.* »

« *A la gare, les SS nous ont déchargés comme du bétail. Ils avaient des chiens et ne cessaient de crier.* »

Ces témoignages de déportés disent simplement l'horreur de leur voyage, en train, vers l'enfer...

Le réseau ferroviaire, élément indispensable de la *Solution finale* mise au point par les nazis en 1941- 42, a joué un rôle fondamental dans la destruction massive des juifs. Il est symbolisé ici par quatre caisses de transport de violons, marquées du logo de la *Deutsche Reichsbahn*.

Les chemins de fer belges, slovaques, néerlandais et français ont été largement financés par les nazis durant la guerre. Aussi ont-ils activement participé au transport des déportés vers les camps.

Les témoignages sur la déportation concordent sur ce point : le transport des juifs vers les camps était assuré par la *Reichsbahn* en collaboration avec les sociétés ferroviaires des pays sous occupation allemande. Elles assemblaient les wagons et les locomotives, prévoyaient le charbon et le



personnel nécessaires et coordonnaient les horaires à l'échelle européenne pour permettre à la machine nazie de fonctionner sans accroc. Les ordres de Berlin étaient le plus souvent exécutés sans rechigner. Les cheminots conduisaient les trains jusqu'à la frontière germanique, où leurs collègues allemands prenaient le relais. Environ 76 000 juifs ont ainsi été déportés depuis la France, 107 000 depuis les Pays-Bas et 70 000 depuis la Slovaquie.

Ce transport en masse, dans d'atroces conditions, de milliers d'êtres humains sans défense, sous la responsabilité des sociétés nationales et sur leur territoire, n'était-ce pas déjà une forme d'extermination ?

La Belgique a déposé les armes le 28 mai 1940. Le gouvernement belge de l'époque quitte le pays et une administration militaire fut établie mettant le territoire sous le contrôle de la Wehrmacht. Entre le 4 août 1942 et le 31 juillet 1944, 28 convois de déportation partent de la caserne Dossin à Malines, emmenant 351 Tsiganes et 24 906 Juifs vers Auschwitz. Beaucoup d'entre eux s'étaient présentés spontanément, pensant répondre à une convocation au travail obligatoire, transmise par l'Association des Juifs de Belgique. Mais ce subterfuge des nazis est rapidement dénoncé par la résistance. Les Allemands organisent alors des rafles, à Anvers et à Bruxelles. A Anvers, elles sont menées par des *feldgendarmes*, des SS allemands et flamands et des policiers belges. Bruxelles, grâce à l'opposition passive du bourgmestre Jules Coelst et de sa police, ne connaîtra qu'une seule rafle nocturne. 37% des Juifs de la capitale sont déportés, contre 65% des Juifs d'Anvers. A partir de novembre 1942, les départs de convois s'espacent, les Allemands éprouvant de plus en plus de difficulté à mener à bien ces exterminations de masse.

A la libération, la caserne Dossin comptait encore 520 détenus en attente d'un aller-simple vers Auschwitz...

Aux Pays-Bas, l'armée capitule 5 jours après l'invasion allemande du 10 mai 1940. Dix jours plus tard, la société nationale des chemins de fer néerlandaise commence déjà à convoier des munitions, du matériel et des troupes pour l'armée allemande, alors que le gouvernement, en exil à Londres, interdit toute aide apportée à l'ennemi. Dans les ateliers, les ouvriers, dont le temps de travail a été porté à 54 heures par semaine, entretiennent les locomotives allemandes. La direction néerlandaise cherche avant tout à maintenir l'entreprise à flot jusqu'à la fin de la guerre, quel qu'en soit le prix. Comme 200 cheminots seulement se portent volontaires pour travailler en Allemagne, le Reich impose le travail obligatoire et commence à organiser la déportation des Juifs du pays. Ils sont 140 000, recensés par un *Conseil juif* mis en place par les Allemands. Ceux qui sont arrêtés sont regroupés dès 1940 dans le camp de Westerbork, gardé par la gendarmerie néerlandaise. Ce sont les prisonniers eux-mêmes qui installent la voie ferrée reliant le camp au réseau national pour faciliter le transport des déportés vers l'Allemagne et la Pologne. Les cheminots semblent obéir aux ordres de leurs supérieurs sans broncher, malgré les exhortations de leur gouvernement et du journal clandestin *La Vérité* à venir en aide aux Juifs.

Les premiers convois s'ébranlent début 1942. A la fin de l'année, il ne reste déjà plus qu'un tiers de la population juive aux Pays-Bas et en Belgique.

Au total, 103 convois sont partis de Westerbok : sur les 107 000 personnes déportées, 5 200 ont survécu.

Le 22 Juin 1940, **la France** est vaincue. L'article 13 de l'Armistice signé entre les deux parties stipule que les voies, le personnel et le matériel roulant de la SNCF restent sous la responsabilité de l'Etat français, les Allemands se contentant de surveiller le bon fonctionnement du réseau. En zone libre le *Régime de Vichy* dirigé par le Maréchal Pétain, héros de la Première Guerre mondiale, considère les Juifs comme un fléau national. Dès octobre 1940 il institue, de sa propre initiative, le *Statut des Juifs*, une série de mesures antisémites interdisant aux Juifs de travailler dans l'enseignement, la justice, l'armée, les structures publiques ou la police, leur défendant l'accès à l'université ou au cinéma... A la SNCF, les employés juifs sont licenciés et les actions détenues par des Juifs confisquées.

La collaboration administrative, économique et policière avec l'Allemagne est inconditionnelle, à la grande satisfaction de Berlin. Jusqu'au printemps 1942, la SNCF lui fournit des matières premières (charbon, pommes de terre...). Ensuite, elle lui livrera les Juifs étrangers qu'elle réclame, extraits des camps de réfugiés de la zone libre.

En zone occupée, la situation devient critique pour les Juifs de France. Les autorités françaises ouvrent à Drancy, en région parisienne, un camp d'internement pour Juifs, Tsiganes, homosexuels, francs-maçons et opposants politiques. Gardé par la gendarmerie française, Drancy, *Cité de la Murette*, devient une plaque tournante de l'Holocauste. Prévu pour 700 personnes, le camp en accueille rapidement 10 000. Au début, les internés dorment à même le sol, dans des bâtiments inachevés, et ne reçoivent rien à manger. Le premier convoi quitte la gare de Bobigny (distante de deux kilomètres) en juillet 1943. Entassés dans des wagons à bestiaux plombés, hommes, femmes, enfants et vieillards sont emmenés vers la mort. 50 autres convois suivront. Au total, 22 450 personnes auront transité par Drancy.



La SNCF semble ne s'être en rien préoccupée du sort des déportés. Pourtant, en décembre 1942, Radio Londres dénonçait clairement les massacres de Juifs en Pologne, mentionnant pour la première fois les « camps d'extermination ». L'entreprise française se préoccupera surtout

de l'organisation et du financement des convois. Jusqu'à la fin de la guerre, elle facturera ses « services spéciaux » aux Allemands. Jusqu'où a-t-elle collaboré ? Jusqu'où est-elle responsable ? A Châlons-sur-Marne et à Reims, des témoins affirment que des wagons ont été ouverts pour évacuer un tiers des prisonniers, morts de soif ou étouffés...

La Slovaquie, petit pays indépendant à la botte des Nazis, né de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les Allemands, adopte dès 1941 le *Code juif*, qui prive la population juive de tous ses droits. Les chemins de fer organisent les déportations vers Auschwitz et Lublin en concertation avec l'*Office central de la Sécurité du Reich*. Les cheminots ne laissent rien au hasard : on a par exemple retrouvé trace d'une commande de 300 seaux et de 300 cadenas destinés aux wagons de déportés. Pour l'administration slovaque, c'est une opération rentable.

Sur les 57 000 Juifs slovaques déportés à Auschwitz en 1942, seuls 280 ont survécu.

RELIQUAIRE POUR ENFANTS MORTS

Un reliquaire est un réceptacle, généralement un coffret, destiné à contenir une ou plusieurs reliques. Les reliques (du latin *reliquiae*, « restes ») sont les traces matérielles qu'a ou qu'aurait laissées derrière elle en mourant une personne vénérée : ce peut être des parties de son corps ou des objets lui ayant appartenu.



Reliquaire

Ce reliquaire-ci est un symbole, un témoignage imaginaire, une trace de la Shoah. Pour coffret, Francis Tondeur a choisi un étui pour deux violons et plusieurs archets. Une forme d'étui rare, peut-être encore utilisée aujourd'hui.

Dessus, il a gravé les véritables matricules de deux membres d'une même famille déportée à Auschwitz. Une famille disparue, évaporée, annihilée...

Dedans, il a déposé les objets trouvés dans les autres étuis de son installation : des cordes, un archet, de la colophane, un chevalet... comme autant de reliques.

De qui sont-elles la trace ?

L'étui est étroit, de petite taille. Tout juste bon à transporter deux violons d'enfants ou d'adolescents. Peut-être était-ce des jumeaux ? Une boîte étroite, comme un double cercueil.

Les Allemands et leurs collaborateurs ont tué un 1 500 000 enfants, dont un million d'enfants juifs, des dizaines de milliers d'enfants tsiganes, des enfants allemands handicapés physiques et mentaux, des petits Polonais.

Les plus jeunes enfants ont été presque tous envoyés dans les chambres à gaz. 5000 à 7000 enfants tsiganes ont ainsi été tués à Auschwitz. Les chances de survie des adolescents (de 13 à 18 ans), davantage capables de travailler, étaient un peu meilleures. Dans les camps, les médecins et chercheurs SS ont pratiqué d'ignobles expériences « médicales » - le plus souvent mortelles - sur ces jeunes victimes, en particulier sur les jumeaux.

De tous ces enfants morts, que reste-t-il ?

Cet étui à violons, quelques objets... De la poussière. De la cendre.

De la poussière de vies disparues...

ALMA



Nièce de Gustav Mahler, Alma Rosé est une violoniste juive autrichienne arrêtée fin 1942, internée dans le camp français de Drancy et déportée en juillet 1943. Elle a dirigé l'orchestre des femmes d'Auschwitz-Birkenau. Elle y mourra en avril 1944.

Sur place, fin 43 à Auschwitz, Alma prend la direction de l'orchestre des femmes, composé de musiciennes déportées : des violonistes, des accordéonistes, des mandolinistes... qui échappent ainsi provisoirement aux travaux forcés ou aux chambres à gaz.

En tant que chef d'orchestre, elle bénéficie du statut privilégié de *Kapo*, c'est-à-dire de garde-chiourme des autres détenues. Certaines, après la guerre, diront que tu en as abusé, d'autres que tu t'en es servie pour les aider...

Il vous est interdit, bien entendu, d'interpréter de la musique juive, manouche ou noire. Les nazis croient en la supériorité de la musique germanique et ne veulent entendre que le répertoire allemand et autrichien classique : Bach, Mozart, Haydn, Schubert, Strauss et Brahms, et surtout Beethoven, Wagner et Bruchner, particulièrement prisés par les SS.

Au programme : des concerts, matin et soir, à la porte principale du camp, pour accompagner les allers et retours des travailleurs, et des concerts le dimanche pour les SS. Mais aussi des prestations ponctuelles pour masquer les hurlements des prisonniers torturés ou sommairement exécutés. Et d'autres sur les quais de la gare, pour emmener en douceur, comme en promenade, les nouveaux arrivants jugés trop faibles pour travailler vers les « douches » et la mort. Malheureusement pour l'histoire de l'art et de la civilisation, toi aussi tu vas mourir, Alma, le 4 avril 1944, intoxiquée ou empoisonnée. Et partir en fumée, comme tant d'autres...



Mémoire à l'orchestre féminin Alma Rosé

LA VALISE DE LA HAINE

Cette valise moderne, classique, symbolise le confort du voyage et celui des voyageurs qui peuvent se l'offrir.

Les déportés en route vers leur destination finale entassaient, quand ils le pouvaient, leurs pauvres trésors dans des valises en cuir ou en carton bouilli.

Ces témoins de leur passé ont tous achevé leur voyage au *Kanada* des camps (le dépôt de tous les effets pris aux détenus).

Pourquoi « la valise de la haine » ?

Parce qu'aujourd'hui plus que jamais, notre monde est menacé par un retour à la barbarie. Cette valise reste donc d'actualité.

La question des « migrants » divise l'Europe et favorise l'avènement de politiques protectionnistes et radicales qui s'appuient sur la peur et la haine pour s'imposer.

Dans les années '80, l'humoriste français Pierre Desproges a parfaitement illustré l'implacable bêtise qui sous-tend ces politiques: « Les chiffres sont accablants: il y a de plus en plus d'étrangers dans le monde »...

LE KANADA

Ce sont les prisonniers eux-mêmes qui ont baptisé ainsi cette partie du camp, car le Canada symbolisait à leurs yeux la richesse et le bien-être.

C'est en effet à cet endroit qu'étaient entassés les biens des prisonniers : des objets de valeur ou du quotidien, des vêtements, des bijoux, des manteaux, des sacs en cuir, des chaussures, des lunettes, des stylos, des briquets... et des tonnes de cheveux.

A la libération, les Soviétiques découvrent ainsi 836 525 vêtements féminins, 348 820 vêtements d'hommes, 43 525 paires de chaussures, des milliers de brosses à dents, de miroirs et d'autres effets personnels.

Ils trouvent aussi 460 prothèses et 7 tonnes de ces cheveux que la société allemande *Alex Zink* achetait 50 pfennig le kilo.

Selon certains inventaires, jusque fin 1944, 2 000 kilos d'or, provenant essentiellement de dents arrachées aux cadavres, seront fondus par les nazis.

Le *Kanada* était aussi, pour les SS qui venaient y puiser à leur guise, une source d'enrichissement personnel.



Les valises entassées au « Kanada »

UNE USINE DE MORT

A 60 kilomètres de Cracovie, en Pologne, Auschwitz était le plus grand des camps de concentration nazis. Il était en fait composé de trois camps : Auschwitz I, ouvert dès mai 1940, Auschwitz II (Auschwitz-Birkenau) ouvert début 1942 et Auschwitz III, ouvert en octobre de la même année.

C'est là que les nazis ont tué le plus grand nombre de déportés.

Entre 1941 et 1945, des millions de personnes ont transité par ce camp. Pourtant, les nazis n'ont rien laissé filtrer sur son fonctionnement. Les photos y étaient interdites. En 45, surpris par l'avancée rapide des Soviétiques, ils n'ont pas eu le temps de détruire le camp comme ils l'ont fait pour d'autres. Ils ont juste pu raser les chambres à gaz et brûler leurs registres et documents officiels. Il fallait effacer les preuves qui auraient pu les compromettre. Mais d'autres sources d'information ont permis de révéler l'étendue et l'horreur des crimes commis à cet endroit.

Auschwitz I était le camp principal, conçu pour remplir trois objectifs prioritaires : incarcérer durablement les ennemis du régime, procurer de la main-d'œuvre gratuite aux entreprises de construction SS et aux usines d'armement, éliminer physiquement les groupes d'individus considérés comme une menace pour l'Allemagne nazie.

Les installations du camp comprenaient une chambre à gaz et un crématorium. C'est à Auschwitz I que les médecins SS, sous la direction du docteur Josef Mengele, de sinistre réputation, se sont livrés à de pseudo-recherches scientifiques notamment sur des nourrissons, des jumeaux et des nains. Sur les adultes, ils ont pratiqué des stérilisations, des castrations et des tests d'hypothermie.

Auschwitz II ou Auschwitz-Birkenau rassemblait le plus grand nombre de prisonniers. Le camp était divisé en une douzaine de secteurs par des clôtures de barbelés électrifiés : il y avait entre autres le secteur des femmes, celui des hommes, des familles tsiganes ou des familles juives. C'était le centre de mise à mort d'Auschwitz : il a joué un rôle central dans l'élimination des Juifs d'Europe. Quatre grands crématoriums y ont été construits entre mars et juin 1943, comportant chacun un « vestiaire » où les condamnés se déshabillaient, une chambre à gaz et des fours crématoires. Les trains bondés de déportés arrivaient régulièrement, venant de tous les pays d'Europe occupés ou des pays alliés de l'Allemagne. Les prisonniers y étaient rapidement triés et les plus faibles immédiatement dirigés vers les chambres à gaz.

Les SS y poursuivirent les opérations de gazage jusqu'en novembre 1944.

Auschwitz III ou Buna-Monowitz, construit en octobre 1942, était réservé aux prisonniers affectés à l'usine de caoutchouc synthétique installée sur place par le conglomérat allemand *I.G. Farben* pour exploiter la main-d'œuvre ainsi mise à sa disposition.

Auschwitz ne fut pas le seul camp de la mort construit par les nazis. Il y en eut plusieurs autres, dont Belzec, Chelmno, Majdanek, Sobibor et Treblinka, tous situés en Pologne.



QUELQUES CHIFFRES POUR QUANTIFIER CETTE BARBARIE

Victimes dénombrées selon les contextes ^[1]:

Ghettos et famine

Ghettos de l'Europe de l'Est sous occupation allemande : plus de 600 000 victimes.

Theresienstadt (République Tchèque) et **famines** à l'extérieur des ghettos : 100 000 victimes.

Colonies

Transnistrie (région à cheval sur la Moldavie et l'Ukraine, juifs roumains et soviétiques) : 100 000 victimes.

Fusillades : 1 300 000 victimes.

Camps d'extermination : 3 000 000 victimes.

Camps d'extermination créés par l'Allemagne

Auschwitz : jusqu'à 1 000 000 victimes.

Treblinka : jusqu'à 750 000 victimes.

Betzec : 550 000 victimes.

Sobibor : plus de 200 000 victimes.

Chełmno (Kulmhof) : 150 000 victimes.

Majdanek (Lublin) : 50 000 victimes.

Autres camps responsables chacun de quelques dizaines de milliers de victimes ou moins : 150 000 victimes.

Camps créés par la Roumanie : 100 000 victimes.

Camps créés par la Croatie : moins de 50 000 victimes.

On estime le nombre total de victimes à 5 100 000, dont 2 700 000 dans les chambres à gaz.

LES GHETTOS

Ghetto est le nom du quartier juif de Venise, créé en 1516 par les autorités pour y cantonner les Juifs de la ville.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, d'autres grandes cités ont imité Venise, comme Francfort, Rome ou Prague : les quartiers juifs y étaient également appelés *ghettos*.

Le mot est devenu un nom commun. Les ghettos ont constitué un maillon central du processus de contrôle, de déshumanisation et d'extermination du peuple juif.

Pendant la guerre en effet, les Allemands ont concentré et enfermé les habitants juifs des villes dans ces quartiers, souvent clôturés et toujours isolés du reste du tissu urbain. Un millier de ces ghettos ont ainsi été créés en Pologne et en Union soviétique.

Mais la ghettoïsation a duré relativement peu de temps. Car dès la mise en place de la *Solution finale*, les ghettos ont été systématiquement détruits : les résidents étaient fusillés et jetés dans des fosses communes, ou déportés vers les camps de travail forcé et de concentration.

Dans les ghettos, les conditions de survie étaient misérables. Les Juifs devaient porter des signes distinctifs (brassards ou insignes) permettant de les identifier. Le quotidien était géré par les *Judenraete*, des conseils juifs nommés sous la contrainte par les nazis, et les ordres des autorités allemandes étaient exécutés par la police juive du ghetto. Toute forme de scolarisation était interdite aux plus jeunes.

Les juifs ont résisté comme ils ont pu : ils ont fait entrer clandestinement de la nourriture, des médicaments, des armes à l'intérieur des ghettos, ainsi que de précieuses informations. Dans certaines villes, les membres de la résistance ont organisé des soulèvements armés. Le plus important fut celui de Varsovie en 1943, dans ce qui était devenu le plus grand ghetto de Pologne. Plus de 400 000 juifs y étaient entassés dans 3 000 mètres carrés...

En 1944, les nazis rasaient le dernier ghetto à Lodz.

En Hongrie par contre, le processus de ghettoïsation n'a commencé qu'au printemps 1944, lorsque le pays a été envahi et occupé par l'Allemagne. En moins de trois mois, la gendarmerie hongroise a concentré 440 000 Juifs hongrois dans des ghettos installés à la frontière. La plupart ont été déportés vers Auschwitz-Birkenau. De la fin avril au début juillet 1944, pas moins de 320 000 Juifs hongrois ont été gazés à Auschwitz et 110 000 soumis au travail forcé.

[1] Raul Hilberg, La Destruction des Juifs d'Europe, Gallimard, coll. « Folio-histoire », 2006 3 vol. ; Exécuteurs, victimes, témoins, Gallimard, coll. « NRF »-essais, 1994 et « Folio »-histoire, 2004.

LES TATOUAGES NAZIS

« Häftling... J'ai appris que je suis un Häftling. Mon nom est 174517. Nous avons été baptisés, et aussi longtemps que nous vivrons nous porterons cette marque tatouée sur le bras gauche. »
Primo Levi, *Si c'est un homme*.

Auschwitz, libérée par l'Armée rouge il y a plus de 70 ans, est le plus fort symbole de l'extermination des Juifs, des Tsiganes, des Polonais, des Soviétiques et des ressortissants d'une vingtaine d'autres nationalités, orchestrée par le régime nazi à l'échelle industrielle.

Alors que, dans les autres camps, les déportés portaient un matricule cousu sur leur veste au niveau de la poitrine, à Auschwitz, ils subissaient le tatouage, indélébile, de ce numéro dans leur chair. L'opération commence début 1943, à l'initiative du commandant du camp. Elle concerne tous les détenus, juifs ou non, hommes ou femmes, à l'exception des Allemands. Mais elle n'est en fait réservée qu'aux détenus jugés aptes au travail par les SS. Les déportés sélectionnés pour la chambre à gaz n'étaient évidemment pas tatoués puisqu'ils devaient disparaître sans laisser de trace « comptabilisable ».

Ce numéro permettait aux Allemands d'identifier sans faille chacun des prisonniers. Les anciens du camp savaient eux aussi y déchiffrer la nationalité, la date d'arrivée, le numéro de convoi... Ces quelques chiffres gravés dans la peau symbolisaient l'aboutissement de ce monstrueux processus de déshumanisation. Les prisonniers perdaient jusqu'à leur nom. Ils n'étaient plus qu'un matricule à apprendre par cœur, en allemand, et à répéter à chaque appel, à chaque convocation.

Ludwig Eisenberg, le tatoueur d'Auschwitz-Birkenau

Il a su protéger son secret pendant un demi-siècle : Ludwig Eisenberg était le tatoueur des camps d'Auschwitz-Birkenau. Surnommé *Lale*, Ludwig était le numéro 32407. Réquisitionné pour les travaux d'extension du camp de Birkenau, il a failli mourir de la typhoïde et a été ensuite affecté à sa nouvelle fonction de tatoueur.

Trente ans plus tard, il épousera Gita Fuhrmann, une jeune juive qu'il avait tatouée lui-même à Birkenau. Elle portait le numéro 34902.



NUL N'A JAMAIS PU EMPÊCHER FRANCIS TONDEUR DE RÊVER

Homme libre, l'artiste bruxellois laisse une œuvre farouchement humaniste, comme un défi à toutes les formes de barbarie.

L'artiste bruxellois Francis Tondeur fut l'élève de Paul Delvaux. Architecte distingué en peinture murale de La Cambre, licencié en biologie moléculaire de l'ULB, Francis Tondeur était un esprit généreux, curieux de tout, un talent éclectique, et un enchanteur humaniste. Il a été le dernier à œuvrer dans la rue Godecharle, avant l'engloutissement de la gare du Luxembourg sous les vagues de béton du Parlement européen de Bruxelles.

A ses yeux, la création était comme l'inaccessible étoile : un processus fragile, unique et mystérieux. Dans son œuvre inclassable, il jouait à l'infini des contrastes du plein et du vide, de la suspension du trait, de l'antagonisme des couleurs primaires. Il aimait surprendre dans la forme comme dans le ton. Visionnaire, ce défricheur inlassable de l'art contemporain avait, entre autres, imaginé la maquette géante d'un monumental carambolage de voitures à poser à l'entrée de Bruxelles, une préfiguration magistrale de l'irrespirable congestion automobile de la capitale de l'Europe...

Entre 1985 et 1996, il barbouillait et sculptait dans un atelier de la rue Godecharle, le Montmartre bruxellois. Il avait rêvé là une série d'aquarelles sur *L'Homo Erectus*, esquissé un paquebot de bronze et accouché du projet à scandale des *Portes de la Fécondité*, celles qui ferment le siège administratif de la Communauté française au boulevard Léopold II. Ces battants d'une tonne et de douze mètres de haut, moulés dans le polyester et bariolés de couleurs sidérales, avaient mis les fonctionnaires cul par terre.

La rage du monde face à la barbarie

C'est là encore qu'est né le projet de *L'homme écorché*, la sculpture d'un être nu, amaigri, sans énergie, un exorcisme terrifiant du génocide rwandais par lequel Francis Tondeur voulait témoigner, crier pour obliger à se souvenir. De la douleur que l'homme peut infliger à ses semblables naîtra aussi *Anti-Chambre*, une installation de trois tonnes, bardée de tôles, exprimant la rage du monde face à la barbarie de la guerre en ex-Yougoslavie. Francis Tondeur ne supportait pas l'apathie. Il fera voyager son œuvre sur les places publiques à Bruxelles, Vienne ou Oradour.

Au même moment, les grues des promoteurs immobiliers attaquaient son atelier à la boule de plomb. Francis Tondeur sera le dernier artiste vivant à créer dans la rue Godecharle. En dépit du soutien apporté par l'ambassadrice de l'Unicef, Nana Mouskouri, et de celui de Christo, le

pionnier du land art, le géant belge devra vider les lieux. Son atelier sera sacrifié sur l'autel du chantier européen. Son matériel restera trois ans dans un garde-meubles. De ce combat acharné pour ne pas perdre cet espace irremplaçable, son pinceau fera jaillir des toiles géantes où les tables et les chaises se renversent, surcollées d'articles de presse consacrés à ce drame de la bruxellisation.

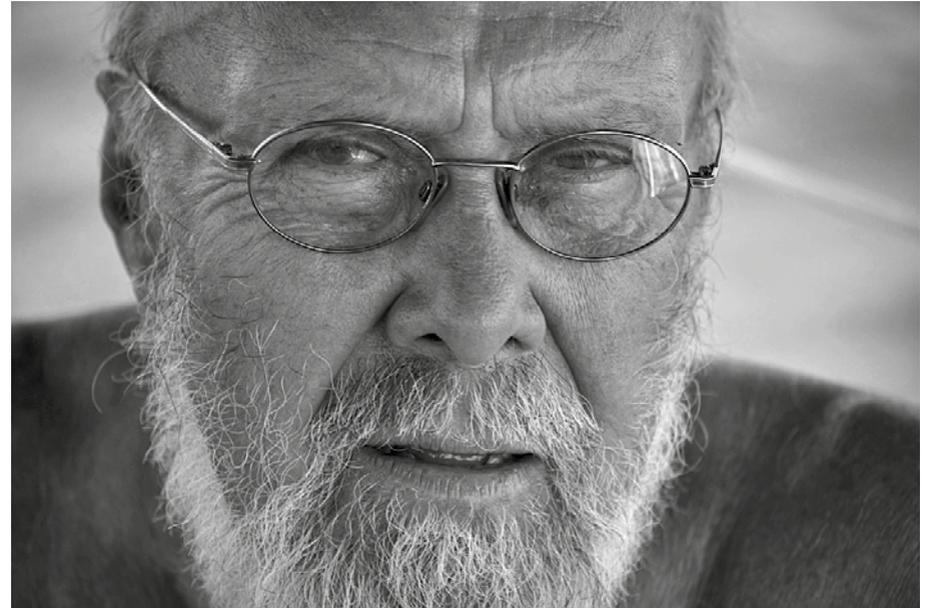
Des chars perdus entre chien et loup

L'artiste ira se refaire une santé artistique et mentale au Portugal, où il se passionnera pour le bleu des azulejos, fasciné par les reflets et la sensualité de leurs lumières. Il reviendra ensuite s'installer en lisière du quartier européen, dans un ancien atelier de ferrailleur de l'impasse des Petits Moineaux, une venelle de la rue Gray. Il va y explorer la poésie des lignes en grattant des montagnes de papier. Il en remplit les sillons d'huile pour créer l'illusion de photos révélées, un technique qu'il nous décrivait comme miraculeuse car elle lui permettait littéralement de voir naître les œuvres sous ses propres yeux.

Ces dernières années, il tentait d'investir les secrets de la laque noire à travers des toiles ténébreuses, peuplées de maisons en résistance ou de chars perdus entre chien et loup. Et il travaillait corps et âme à un projet d'exposition sur la citoyenneté de l'artiste face à la monstruosité d'Auschwitz. La camarade l'aura empêché de le voir aboutir alors que tout était pensé et mis en scène dans sa tête. Francis Tondeur s'est éteint le mardi 10 juillet 2018 après avoir éclaboussé la vie de son art.

Daniel Couvreur [Le Soir, 11 juillet 2018]

REMERCIEMENTS



ORCHERSTRATION IN THE ASHES

Si cette installation voit le jour, c'est grâce à de nombreux amis.

Je remercie **La Fondation Auschwitz**, **Daniel Weyssow**, son Président **Henri Goldberg** et Monsieur **Jacek Lachendro, Ph.D. Research Center Auschwitz-Birkenau**.

Je remercie **Jacques Smits** et **Jean-Michel Heuskin** de La Cité Miroir ;
mon épouse **Virginie Coppe** pour son soutien et la scénographie de l'installation ;

Lillo Canta et **Marc Kohen** qui se sont associés pour la création des textes ;

Noël Godts et **Anne Lecomte** pour le teaser réalisé avec PointCulture Bruxelles ;

l'interprète a capella des berceuses de 40-45, **Marielle Rubens** ;

Simon Besème pour la conception des bruitages ;

je remercie ma fille **Mélissa Tondeur** pour son soutien et son talent de traductrice ;

notre amie **Marie** pour sa correction des textes ;

Valérie Alter pour son aide précieuse en tant que graphiste.

Francis Tondeur, juin 2018

Une programmation MNEMA asbl avec le soutien de la Fondation Auschwitz.

MNEMA
Cité Miroir





Sous la tache il y avait Auschwitz



